

N'HABITE PLUS
À L'ADRESSE
INDIQUÉE

NICOLAS DELESALLE

N'HABITE PLUS
À L'ADRESSE
INDIQUÉE

Roman



VOIR DE PRÈS

© Préludes, département de la Librairie Générale
Française, 2019

© 2020, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-253-0

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

Chapitre 1

Vous me le direz si je parle trop ? N'hésitez pas. Je ne me vexerai pas. Non, non, pas de sucre, merci. Je le préfère noir, un peu amer, je n'ai pas le palais assez fin pour l'arabica d'Éthiopie. Les Éthiopiens sont les seuls producteurs de café qui boivent ce qu'ils cultivent, vous saviez cela ? Les autres, au Mexique, au Vietnam, au Brésil ou au Congo, se contentent de cultiver le fruit sans jamais en déguster une tasse. Incroyable, non ? Cela n'a pas de sens. Vous voyez, moi, je préfère un shoot de robusta des colonies mal torréfié au beurre, et tant pis si ce n'est pas très subtil ! J'aime quand les saveurs claquent dans

la bouche. Vraiment, j'insiste, c'est très gentil de votre part. Vous n'étiez pas obligée de m'inviter. Avec toute cette pluie qui tombe et ce vent à vous décoller la cornée des yeux, ça fait un bien fou d'être enfin au sec et de boire quelque chose de chaud. Merci, mille fois merci. Quel déluge, regardez dehors, ces trombes, on dirait que tous les anges pleurent en même temps, un gros chagrin collectif, ou alors ils pissent ? On peut dire que vous êtes tombée au bon moment. Attendez que je dépose ma boîte aux lettres par terre. Voilà, à l'abri elle aussi, elle est un peu ma seule possession, vous savez. Il faut que j'en prenne soin. Dites donc, ces banquettes, regardez-moi ça. Rouge vermillon. Et confortables en plus, moelleuses, on

pourrait s'y enfoncer comme dans des sables mouvants, s'y laisser glisser tout au fond, au chaud, sans résister, lâcher prise.

Vous savez, je le connais bien, ce bar, mais juste du dehors, je n'y suis jamais entré. Ça vous surprend ? Vous m'avez bien regardé ? Il faut avouer que je ne donne pas envie. Je ne donne pas envie à un bar de me voir entrer et commander devant son zinc. Il faut être lucide et connaître sa place, mademoiselle. Bon, nous sommes au chaud, mais il y a du froid aussi, des congères qui traînent, de petits ours polaires qui roulent sur la glace. Regardez bien les yeux du patron, si, si, deux ours polaires mécontents, ne dites pas le contraire. Sans vous, il m'aurait déjà fichu dehors à grands

coups de pied aux fesses. Et puis, vous savez, ce n'est pas très grave, j'ai l'habitude. J'ai une tête à prendre des coups de pied au cul. Depuis le temps, on s'habitue, on s'habitue à tout, ces yeux qui vous collent dans une petite boîte, comme ma boîte aux lettres, tiens ! Les yeux ne servent pas seulement à regarder, ils sont aussi très utiles pour ne pas voir. La transparence, bien sûr, ce n'est pas toujours agréable. On existe beaucoup moins quand personne ne vous regarde, je vous assure, mais tout cela n'est pas bien grave et, pour le reste, je vous l'ai dit, on s'habitue. Et puis, il y a le principe Kolesnikov. Cela aide beaucoup. Qu'est-ce que c'est ? Un secret, mademoiselle.

Une gorgée de café, du café bien chaud, c'est de l'or liquide. Du réconfort qui vous coule dans le corps de la bouche jusqu'au cul. Deux trous, un tube, c'est ça un être humain, un donut qui rit, chante, pleure. Glissez du café dans la machine, et la voilà qui pense. Ça redonne de la force, un café, ça redonne de la tête, de l'esprit, peut-être pas la foi, il ne faut pas trop en demander, mais tout de même, c'est un bonheur simple comme un sourire. Encore que j'ai une théorie sur les sourires. Mais peu importe. Le café, il suffit de le renifler, de l'avaler et puis on est heureux pendant cinq minutes ; cinq minutes de chaleur volées au malheur, je vous jure, mademoiselle, ça ne se refuse pas. Oh, je le vois dans vos yeux que vous n'êtes pas comme

les autres. Je ne veux pas vous faire de compliments, mais vous n'êtes pas du coin, ne me demandez pas comment je le devine. J'ai une bonne truffe et cela se sent, il y a une odeur de voyage chez vous, un fumet d'autre part, quelque chose qui ne vient pas d'ici, ça ne sent pas la pierre noire, l'iode, ça ne sent pas l'ennui.

Vous venez peut-être de la capitale ou bien d'une autre grande ville ? Vous voyez, j'en étais sûr. L'élégance, les collants, les chaussures en cuir cirées et, malgré tout, malgré la cosmétique, le teint un peu diaphane, ne vous vexez pas. Le soleil ne vous voit pas souvent chanter sous ses rayons, c'est évident, et pas la peine d'être un inspecteur de police pour le remarquer. Pourquoi je

chuchote ? Ah, c'est vrai, je n'avais pas remarqué. Je ne sais pas.

Excusez-moi d'insister, mais vous sentez la ville, mademoiselle, vous sentez les échappements des voitures, les trottoirs rincés par les pluies grises et la tristesse minérale de tout ce béton qu'on a coulé sur la terre, sur l'herbe et les arbres. Ça, alors ! Je vous dis que vous sentez le béton et vous ne vous enfuyez pas ? Vous êtes étrange. Vous invitez un inconnu dans un bar. Vous lui payez un café. Il vous dit que vous puez la ville et vous restez là, à sourire et à poser des questions. Quoi, ma boîte aux lettres ? Vous voulez savoir pourquoi je me promène avec elle ? C'est aussi un secret, je ne peux quand même pas vous raconter tout d'un coup les choses, il

faut les mériter, on se connaît à peine. Les gens, il faut toujours très vite se mettre à nu devant eux, comme si les secrets, c'était du poison, du danger en suspens ou, pire, du bonheur, mais du bonheur pas pour soi. Vous autres, vous avez oublié le charme des mystères, les choses qu'on n'explique pas, qu'on regarde en fermant les yeux, qu'on n'essaie pas de comprendre, parce que vous savez bien que la magie, elle est fragile, un mot de trop et elle dévisse et tombe au fond du trou. Et les secrets, c'est pareil : si on les livre, c'est qu'on les méprisait.

Mais non, ne vous excusez pas, je plaisante, mademoiselle, je n'ai presque plus de secrets pour personne et c'est peut-être pour cela que je suis

le plus pauvre de tous. Vous me faites simplement penser à Sissi avec votre impatience. Vous savez, autrefois, quand j'étais dans votre monde, j'étais plus timide, j'avais les mots, mais ils restaient dans ma bouche à faire des ronds entre mes joues comme des poissons rouges dans leur bocal. Tant qu'ils étaient là, au chaud, entre mes dents, j'avais l'impression d'être leur maître, alors que dès qu'ils sortaient, j'étais leur esclave. Timoré j'étais, pusillanime, eh oui, j'ai du vocabulaire quand même, pas que des mots grossiers dans ma gibecière, ça vous épate ? J'ai bien changé, et je vais vous raconter avec d'autant plus de plaisir que vous m'avez payé le café, et le sandwich qui s'amène. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il fiche le cuistot ? Un

saucisson-cornichons, ça ne demande pas des heures de préparation, quand même ? Ils tuent le cochon ou quoi ? Vous souriez ? Pourquoi vous souriez ? Je vous fais marrer, c'est ça ? Eh ben, tiens, je vous la donne, ma théorie sur les sourires. Vous avez remarqué ? Les larmes ont un volume, une masse, une densité, alors que les sourires, rien de cela, comme si, au fond, la joie, physiquement, ça n'existait pas. Oui, je suis scientifique à mes heures perdues. Ça ne vous troue pas le cœur un truc pareil ? Et voilà le sandwich ! J'ai une faim de loup ! Merci, mademoiselle ! Je peux vous appeler « mademoiselle » ?